

## II

Ayant vu disparaître l'auto de Mme de la Saulaye, René de Frécourt demeura une seconde immobile sur le trottoir de la rue Boissy-d'Anglas. Il avait rendez-vous chez Barra, à Maisons-Laffitte, pour un cheval, et la question chevaux le passionnait toujours. Mais il n'hésita pas longtemps. Il héla un fiacre, se fit conduire au bureau de poste le plus proche, et envoya un télégramme à l'entraîneur : "Impossible aujourd'hui ; partie remise à demain."

Puis, remontant dans son fiacre, il donna au cocher l'adresse d'une vieille demeure, au fin fond du faubourg Saint-Germain, l'adresse de la baronne douairière de Bloval, sa tante et la tante de Madeleine à la fois, car il n'était que le demi-frère de Mme de la Saulaye.

M. de Frécourt, le père, alors capitaine de cuirassiers, avait épousé une Bloval, dont il avait eu d'abord une fille, plus tard un fils, René. Ce dernier était encore en bas âge, lorsque le commandant de Frécourt avait été tué d'une chute de cheval à la manœuvre. Sa veuve, jeune et jolie femme, d'une santé délicate et d'un caractère faible, après un grand déploiement de désespoir, d'ailleurs sincère, et un deuil fort dignement porté, avait fini par se remarier avec un collègue et le meilleur camarade de son premier époux, le commandant de Saint-Gratien, aussi bien né, et beaucoup plus riche que le commandant de Frécourt. Elle n'avait pas gagné au change. Si Frécourt semblait un preux des anciens temps, Saint-Gratien n'était pas un vrai soldat, c'était un officier de parade, uniquement pré-occupé de la coupe de sa tenue et de la marque de ses bottes. Il n'était pas méchant, mais d'une futilité déplorable chez un homme.

De ce mariage était née une fille, Madeleine, depuis comtesse de la Saulaye. La petite de Frécourt, Anne, avait une dizaine d'année alors. Fort avisée pour son âge et d'une intelligence au-dessus de la moyenne, elle avait vu avec un secret déplaisir le remariage de sa mère, et ne s'était jamais accoutumée à M. de Saint-Gratien. Six semaines après la naissance de Madeleine, sa mère mourait de langueur. Anne prit aussitôt sa petite sœur en grippe, la rendant inconsciemment responsable du nouveau malheur qui achevait de bouleverser sa jeune vie. René, au contraire, âgé de cinq ans à peine au moment de la mort de leur mère, et déjà chevaleresque à sa façon, se prenait